

Zeitschrift: Allgemeine schweizerische Militärzeitung = Journal militaire suisse =
Gazetta militare svizzera

Band: 82=102 (1936)

Heft: 3

Artikel: Notre infanterie au combat

Autor: Nicolas

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-14133>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.11.2024

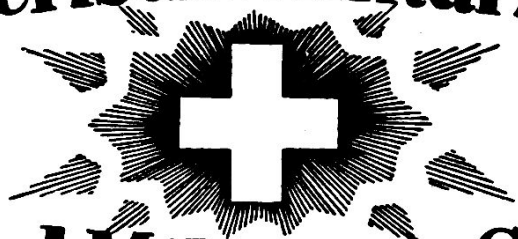
ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Zofingen, März 1936

No. 3/82. Jahrgang

102. Jahrgang der Helvetischen Militärzeitschrift

Allgemeine Schweizerische Militärzeitung



Journal Militaire Suisse Gazzetta Militare Svizzera

Organ der Schweizerischen Offiziersgesellschaft

Redaktion: Oberstdivisionär E. Bircher, Aarau

Mitarbeiter: J.-Major K. Brunner, Zürich; Infanterie-Oberst O. Brunner, Luzern; Colonel de Cavalerie F. Chenevière, Genève; Major i. Gat. G. Däniker, Zürich; Oberst i. Gat. H. Frick, Bern; Art.-Oberst W. Gubler, Frauenfeld; Verwaltungs-Major F. Kaiser, Bern; Infanterie-Oberst H. Kern, Bern; Colonnello del genio E. Moccetti, Massagno; Lt.-col. E.M.G. M. Montfort, Lausanne; Capitaine d'Infanterie E. Privat, Genève; Infanterie-Oberstlt. M. Röthlisberger, Bern; Capitaine d'Infanterie A. E. Roussy, Genève; Oberstkörps-Kdt. U. Wille, Meilen

Adresse der Redaktion: Wildermettweg 22, Bern Telephon 42.292

Adresse der Redaktion ab 1. Mai 1936: Manuelstrasse 95, Bern. Telephon 42.292.

Notre infanterie au combat

Capitaine *Nicolas*, Coire.

L'appui de feu dans l'attaque.

«L'attaque a bien joué, seule la liaison avec les mitrailleurs n'a pas bien fonctionné. Au moment où les fusiliers abordaient la position, les mitrailleurs auraient du intensifier leur feu, puis le reporter plus en arrière. Or, en cet instant, les mitrailleuses se sont tues et il a été impossible de leur faire déclencher à nouveau le feu.»

Cette critique n'est-elle pas courante dans nos exercices de combat?

Neuf fois sur dix, la justification n'est-elle pas aussi la suivante: «Les pièces n'avaient plus de munitions! Pourtant, dès la première rafale, nous n'avons plus employé simultanément toutes les pièces. Pour économiser la munition et assurer cependant la continuité du feu d'appui, nous les avons fait tirer alternativement.»

Deux constatations s'imposent:

- 1° La munition fait rapidement défaut aux F. M. et aux mitrailleuses. Elle manque généralement au moment où elle serait le plus nécessaire, à l'instant où se joue la décision.
- 2° Les mitrailleurs pour parer cet inconvénient, font agir leurs pièces alternativement. Ils assurent la continuité de l'appui, non pas en tenant constamment les buts sous leur feu, mais en assurant la continuité du *bruit*. Par le son, ils veulent donner aux fusiliers l'impression qu'ils les soutiennent sans répit. Le but ne compte plus, seul le bruit importe.

On ne pourra jamais assez faire remarquer le *caractère criminel* de ce procédé. Tant que l'ennemi n'existe pas ou ne répond que par des cartouches à blanc, l'attaque apparemment peut réussir. Si nous devons entrer en guerre, vers quels désastres, vers quelle nouvelle bataille de Charleroi conduirons-nous nos troupes?

On ne prête pas suffisamment attention à cette question. Cela provient surtout du fait que la troupe ne reçoit pour tous ses exercices de combat qu'une dotation excessivement réduite, presque ridicule. Inévitablement, la pensée apparaît: «En guerre, cela ne se passerait évidemment pas de cette manière. La troupe disposerait d'une beaucoup plus grande quantité de munitions.»

Il n'y aurait évidemment pas grand chat à fouetter là, si cette justification était exacte, s'il fallait trouver là l'explication de procédés au plus haut point blâmables. On pourrait tout au plus regretter, que, pour essayer de donner une idée de la réalité, nous fussions astreints de par le manque de munitions à de pareils procédés. Il suffirait dans ce cas que seul les mitrailleurs fussent nettement mis en garde; ils seraient avertis que leurs méthodes de tir ne sont que des moyens de fortune pour les exercices du temps de paix et qu'elles ne correspondent nullement aux exigences d'un véritable appui de feu.

La question à étudier est par conséquent la suivante: la dotation, prévue pour le temps de guerre, est-elle suffisante et peut-elle faire vraiment disparaître les méthodes incriminées?

Une mitrailleuse a environ 5000 cartouches (dans les troupes de montagne seulement 2500) à sa disposition immédiate, en bandes prêtes à tirer. Le F. M. a environ 1000 cartouches en magasins.

Si nous admettons que la mitrailleuse a une cadence pratique de 400 coups par minute et qu'elle tire sans interruption, elle a brûlé toute sa munition en moins de 13 minutes!!

Si nous admettons qu'elle fait après chaque minute de tir une pause de trois minutes, elle a épuisé sa dotation en moins de $\frac{3}{4}$ d'heure!

Le F. M., à raison d'une cadence pratique de 200 coups par minute, a brûlé toutes ses cartouches en 5 minutes s'il tire sans interruption en 20 minutes, s'il s'arrête 3 minutes après chaque minute de tir.

A cette constatation pleine d'épouvante, ceux qui ne veulent pas ouvrir les yeux répondent :

« Nous reconnaissons que cette dotation n'est pas suffisante. Mais les mitrailleuses et les F. M. ne manqueront pas de munitions. Ils seront ravitaillés de l'arrière. »

Cette réfutation mérite d'être étudiée plus à fond.

Remarquons tout d'abord que le dit ravitaillement ne s'effectue jamais. Aucun exercice, aucune manœuvre ne le met en action ou n'en fait même mention. Les chefs, comme la troupe, ne sont pas habitués à cette mesure. Bien plus, ils ignorent sa nécessité.

Cette première remarque seule suffirait à faire douter de la valeur de ce ravitaillement. Sa nécessité ne s'imposerait qu'après de nombreuses et sanglantes expériences. Entre parenthèse, relevons que cette question est à l'étranger l'objet d'une attention toute spéciale et qu'elle est soulevée ou pratiquement résolue à chaque exercice de combat.

Il y a là toute une instruction ou plutôt une éducation à faire et des réflexes à créer.

Lorsque le souci du ravitaillement en munition au combat hantera l'esprit de nos chefs d'infanterie jusqu'aux échelons les plus bas, où se procureront-ils la munition ?

Le F. M. a sur sa charrette un carton de 480 cartouches. Mais en ce moment, la charrette n'est plus à la section. Elle n'est souvent même plus à la Cp. Elle est loin en arrière et personne dans la Cp. ne sait exactement où elle se trouve. Les servants du F. M. n'ont plus la possibilité de toucher cette munition. S'ils veulent l'avoir au combat, il faut qu'au *moment où ils quittent la charrette* ils se répartissent ces cartouches et les transportent dans leur havresac.

Le F. M. réussit ainsi à prolonger son tir d'une dizaine de minutes au maximum.

Les mitrailleurs, lorsqu'ils ont vidé leurs bandes, n'ont plus rien à disposition immédiate.

Les F. M., comme les mitrailleurs, doivent avoir ensuite recours aux caissons (dans les troupes de montagne : aux charrettes) du train de munitions. Ce train est généralement réuni par bataillon, sinon par régiment. Il se trouve à une distance minimum de 2 km des premières lignes. Dans nos manœuvres, nous le découvrons généralement à des distances beaucoup plus considé-

rables. Le Cdt. de Bat. lui-même, ou son adjudant, dans combien de cas seraient-ils capables d'indiquer même approximativement l'emplacement du train de munitions?

Comment croit-on que dans ces conditions il y ait possibilité d'organiser un ravitaillement? Comment peut-on oser compter sur l'arrivée de la munition?

En outre, il est très douteux, sauf cas très exceptionnel, que ces cinq lourds caissons (troupes de plaine) ou ces 24 charrettes (troupes de montagne) pourront avancer de jour jusqu'à une proximité suffisante des premiers échelons de manière qu'un ravitaillement par porteurs soit ensuite possible.

Admettons cependant que le train de munitions a pu avancer.

Le ravitaillement des mitrailleuses n'offre en général plus de grandes difficultés dans notre terrain coupé. Il n'en est pas de même pour les F. M. Comment pourra-t-on ravitailler en plein jour, en plein combat, sous le feu, les F. M. avancés, ceux qui ont le plus urgent besoin de cartouches?

Il y a là une impossibilité évidente. Les F. M. en général devront attendre la nuit avant d'oser espérer recevoir leurs munitions. On sera obligé de renoncer momentanément à l'aide des F. M. avancés; cette perspective n'est guère réjouissante.

Grâce au ravitaillement des mitrailleuses, on peut espérer suppléer à la carence des F. M. avancés. C'est bien simple, on demandera un peu plus aux mitrailleurs. Hélas! cet espoir s'effondre aussi. Une difficulté complètement inattendue surgit. La munition que les mitrailleurs reçoivent est en cartons. Ils doivent la mettre en bandes. Or, il faut au minimum 5 à 10 minutes pour remplir une bande qui est brûlée en $\frac{1}{2}$ minute et, pour toutes ses pièces, la Cp. Mitr. ne dispose que de 4 appareils remplisseurs! Le remplissage à la main exige tellement de temps qu'il ne peut pas être d'un secours efficace.

Les mitrailleuses consomment au moins 10 fois plus vite qu'on peut les ravitailler.

Les mitrailleuses, recevraient-elles toute la munition qu'elles pourraient avoir besoin, seront obligées cependant de cesser le feu; il s'écoulera un temps assez long jusqu'à ce qu'elles auront pu reconstituer leur stock de bandes. Ainsi, après $\frac{3}{4}$ d'heure de combat, les mitrailleurs ne pourront plus, pendant longtemps, soutenir les fusiliers.

Admettons pourtant encore que l'attaque a été longuement et soigneusement préparée. Toute la réserve du train de munitions a été répartie, toute cette munition est en bandes ou en magasins (c'est actuellement une utopie; les Cp. ne possèdent nullement la quantité de bandes et de magasins nécessaires).

Dans ce cas, chaque mitrailleuse disposerait de 6600 cartouches environ (en montagne: 5300 cartouches) et chaque F. M. de 2900 cartouches (en montagne: 2000).

Si nous admettons toujours une *pause de trois minutes après chaque minute de tir, nos armes automatiques pourraient en gros, avec ce minimum de feu, soutenir une attaque qui dure 1 heure!!*

Et après?

Après? Toute la munition est épuisée. Il faut aller se ravitailler à la Cp. de parc qui se trouve à la Brigade! A quelle distance en arrière, au bout de combien de temps?

Nos fantassins pendant ce temps se feront tuer comme des troupeaux de moutons sans défense. Ils appelleront en vain les F. M. et les mitrailleuses à l'aide. A leur appel désespéré, les armes automatiques resteront muettes et des chefs, subitement dégrisés, ayant laissé tomber tout bluff et toute superficialité, regarderont, les yeux fous, mourir les hommes qu'ils auront lancés dans la fournaise et qu'ils seront incapables de secourir.

Le ravitaillement que l'on nous faisait espérer est un leurre, une fausse assurance, un abus de confiance. L'infanterie manquera de munitions.

Cette constatation effrayante ne repose pas seulement sur des calculs tout théoriques.

C'est aussi ce que nous démontre l'expérience d'exercices de combat effectués avec la dotation en munitions à balle. Cette dotation suffit rarement à exécuter une attaque, telle que nous les montons actuellement. Le plus souvent le manque de munitions se fait sentir à l'instant où les premières vagues vont aborder la position ennemie. A cet instant décisif, nos moyens de feu se taisent, laissant les fusiliers complètement abandonnés à leur triste sort. Si l'attaque est de courte durée, elle peut encore réussir, mais les troupes sont incapables de renouveler leur effort. Elles doivent s'arrêter faute de munition.

Que conclure?

Augmenter la dotation en munition à tous les échelons.

Augmenter le nombre des caissettes et des magasins.

Augmenter le nombre des appareils remplisseurs.

Modifier le système actuel de concentration des trains au Bat.;

laisser absolument les trains de munitions aux Cp.

Motoriser les trains de munitions pour assurer une plus grande capacité de transport et une plus grande rapidité de déplacement.

Toutes ces améliorations sont certes souhaitables.

Nous ne croyons cependant pas qu'elles seraient suffisantes. Il existe une cause plus profonde. Elle apparaît à la lecture de nos règlements :

«La continuité du mouvement exige la permanence de l'appui de feu» (S. C. § 213).

«Les éléments en appui de feu aident au mieux la progression. Leur souci essentiel est de ne jamais faire défaut» (R. E. § 286).

«Dès le début de l'assaut, les mitrailleuses allongent leur tir sur tous les points (lisières de plateaux, bois et localités etc.) soupçonnés de receler des réserves et des nids de mitrailleuses ou de fusiliers» (S. C. § 240).

Comme ces phrases s'éclairent tragiquement à la lueur brutale des faits ! La permanence de l'appui de feu réclamée est irréalisable et alors que la munition est si rare et si précieuse, on demande qu'on la gaspille à travers le terrain sur tous les points *soupçonnés* dangereux.

La cause profonde du divorce, qui existe actuellement entre ce qu'on demande de l'infanterie et de ce qu'elle peut fournir réellement, réside dans une *conception erronée de ses procédés de combat*.

Ces principes étaient certes exacts dans une guerre stabilisée où l'on avait pu constituer de gros stocks en munitions.

Ils ne correspondent pas du tout à nos moyens actuels, ni aux conditions d'un début de guerre. Leur application seule suffit à épuiser la capacité offensive de notre infanterie en moins d'une heure !

Une amélioration du ravitaillement et de l'approvisionnement en munitions, problème qui est coûte que coûte une urgente nécessité, pourra améliorer ces conditions.

La protection des fusiliers ne dépend cependant pas seulement de la réalisation technique d'un appui de feu. Elle dépend encore de son application tactique.

Un semblable appui de feu est-il possible au combat ? Quel est son efficacité ? Jusqu'à quel point, le fusilier est-il soutenu et protégé ?

Telles sont les questions augoissantes que se pose le fusilier. Elles sont pour lui des questions de vie ou de mort. En effet, elles vont déterminer sa manière d'agir, ses procédés de combat. Toute fausse appréciation provoquera des pertes inutiles et pourra ruiner toute chance de succès.